

Christiane CHAULET ACHOUR

Caricatures de Jules Vallès
notes pour une recherche



« Caricatures de Jules Vallès », *Les Amis de Jules Vallès*, n°24, Juillet 1997, pp.121-131.

Caricatures de Jules Vallès -notes pour une recherche-

Nous nous proposons de travailler sur trois caricatures de l'écrivain par Gill, caricatures qui datent des années 1867-1871, période de son intense activité journalistique : il a commencé ses chroniques dans la presse parisienne en 1857 et les continuera jusqu'en 1867.

D'autres contemporains de Vallès ne se sont pas privés de dresser de lui des "portraits littéraires" : en règle générale, soit ils l'ont porté aux nues, soit ils l'ont traîné dans la boue. C'est le cas de Zola, de Verlaine, de Barrès, de Brunetière, de Léon Bloy, de Séverine... Retenons ces quelques lignes de Barbey d'Aurevilly :

"M. Vallès (...) a la verve sombre, le feu noir, le nerf, le mordant, le trait brutal qui viole mais féconde, et l'amertume de la caricature, s'il n'en a pas la gaieté" (1) .

Vallès a aussi "bénéficié" de nombreux **portraits en images** : les photos de Nadar, de Carjat, par exemple ; ou le portrait très connu peint par Courbet (2).

Abondance de biens ne nuit pas, dit-on ! Et pourtant... Est-ce, après tant de regards, un homme aux multiples facettes que nous pouvons découvrir ou une "silhouette" en noir et blanc ?

Jules Vallès fonde, en 1867, *La Rue*, hebdomadaire littéraire ; le journal paraît du 1er Juin 1867 au 11 janvier 1868. **La première caricature** est un pastiche de "l'enterrement du pauvre", portrait-charge en couleurs par Gill. Il est publié dans *La Lune*, le 14 juillet 1867 en première page. Sous la caricature, il y a une autorisation autographe de l'écrivain avec la mention : "Chargez !". Ce dessin a servi d'affiche publicitaire pour les libraires. Dans le

premier numéro de *La Rue* du 1er Juin 1867, J.Vallès écrit : " Nous sonnerons l'attaque et donnerons l'assaut contre toutes les forteresses, instituts, académies, du haut desquels on fusille quiconque veut avoir l'esprit libre". (3)

La seconde caricature paraît dans *LEclipse*, le 24 mai 1868, en première page. Outre Vallès, elle représente aussi Charles Monselet sous le titre "Les irréguliers de Paris". (4). A la suite d'articles contre le régime impérial, Vallès est incarcéré à Sainte-Pélagie en décembre 1868 et janvier 1869.

Le 18 février 1869, Vallès fonde *Le Peuple*, quotidien littéraire qui ne peut survivre aux poursuites du gouvernement, comme le journal suivant, *Le Réfractaire* (10-12 mai 1869). **La troisième caricature** paraît dans *LEclipse* du 21 février 1869 en première page. On y voit l'ancêtre, *Le Peuple* de Proudhon, celui de Duvernois, pro-impérial, et celui de Vallès. "A vrai dire, Vallès avait enlevé ce titre, *Le Peuple*, de haute lutte, pendant des semaines, à Clément Duvernois, favori du prince Napoléon, journaliste au *Temps* qui le voulait pour un *Peuple* politique (...). Vallès tenait à ce titre pour honorer Proudhon et son *Peuple* de 1848" (5).

Par cette activité journalistique et déjà, en partie, littéraire, la "figure" de Vallès est connue avant même que son oeuvre majeure soit publiée. Activité est un terme qui s'applique bien aux caricatures où Vallès est en mouvement; même dans la première où il est à l'arrêt, la légende de sa main : "Chargez!" introduit la promesse de l'acte.

Ce dynamisme dans la gestuelle vallésienne correspond bien à l'image qu'il a toujours souhaité donner de lui-même : celui d'un homme de l'action, de la rue, de la confrontation ne dédaignant ni la provocation ni la menace. Qu'il soit représenté en chien ou ... en homme, il joue à effrayer le bourgeois et le bien-pensant. Lorsque Gill le dessine comme un des deux irréguliers de Paris, il est en chemise et ressemble à une sorte de fantôme avec des yeux ronds exorbités : l'humoriste, ici, a visé l'effet à produire plus que la ressemblance. Dans la première et la troisième vignette, Gill le caricature en représentant du peuple : derrière le convoi du pauvre ou en blouse, prêt à faire le coup de

poing, avec un regard menaçant dirigé contre Clément Duvernois.

Ces caricatures de Vallès ont reçu son approbation, comme c'était la coutume ; on sait qu'il entretenait, avec Gill et plus encore avec Courbet, une amitié et une complicité ; il s'est prêté très volontiers à leur art.

Cette complaisance a, peut-être, une motivation psychologique, venue de l'enfance : Vallès a insisté, à de nombreuses reprises, sur sa laideur et on peut penser que la mise en scène de la laideur par la caricature est une autre manière de la tenir à distance par l'humour, ce "complexe" s'étant déjà dissipé avec le temps. Ainsi dans *Le Testament d'un blagueur*, il écrit : "je suis laid : il paraît que je suis laid. J'en souffre beaucoup. Quand je me trouve dans un endroit où il y a des demoiselles, je dis toujours que j'ai mal aux dents ou un clou dans le nez, pour pouvoir mettre mon mouchoir sur ma figure, dérober ce que je puis aux regards des femmes" (6). La mère a persuadé l'enfant de sa disgrâce ; du masque de laideur imposé par Madame Vingtras, on passe ainsi au masque de laideur choisi, que l'écrivain arbore volontairement, avec ostentation, et dont il peut rire et jouer.

Vallès se représente aussi, assez volontiers, plein de gaucherie : l'épisode le plus célèbre de ce "Vingtras en pantin" est celui de *L'Habit Vert* au début du *Bachelier*, véritable auto-caricature (7). Cette constante de l'auto-portrait dans la trilogie peut être aisément rapprochée de la caricature et, en particulier du portrait-charge qui utilise volontiers la déformation physique comme métaphore d'une idée et la gestuelle de la mécanisation-robotisation pour isoler les significations-clefs ; lorsque déformation et grotesque coïncident avec esprit de satire, nous trouvons les meilleures caricatures.

L'autre raison de l'acceptation de ces caricatures par l'écrivain est qu'il exerce lui-même cet art, avec les mots. On a souvent souligné sa virtuosité de portraitiste-caricaturiste, en le qualifiant de caricaturiste de la plume, imagier à la Daumier, peintre du grotesque (8) : des photographies ou des portraits-charge d'hommes célèbres en son temps confrontés aux croquis

vallésiens montrent la justesse du trait et la pertinence de la pointe d'humour. On comprend alors son exclamation dans *La Rue*, en 1867 : "Vive au moins la liberté de rire !" (9). Auparavant le 23 novembre 1865, Vallès publiait dans *Le Figaro*, un article intitulé, "La Caricature", dont certains passages nous éclairent sur la façon dont il pense qu'on doit comprendre le croquis d'humour : "en acceptant l'ironie qui vous touche, on passe à travers la vie, la tête fraîche et la main ouverte. L'orgueil panse les souffrances de la vanité, et l'on est le premier à rire de la perspicacité maligne de l'ennemi" (10). Plus loin, il affirme contre les esprits chagrins et les "pisse-froids" : "nous ne vous demandons que le droit de rire un peu ! C'est la consolation des pauvres et toute la vengeance des vaincus. Le droit de rire, s'il vous plaît ! de rire de l'un, de l'autre ; de celui-ci, de celui-là ; de vous, de moi !" (11).

Ce droit à la gaieté et à la modestie, cet antidote à l'idéalisation et à la déification que sont humour et caricature ont une fonction beaucoup plus fondamentale, enfin : ils sont "le correctif nécessaire de l'enthousiasme aveugle". Et la fin de l'article livre le fond de sa conviction : " on a assez d'armes contre nous, nous n'en demandons qu'une, qui sera notre baïonnette : l'ironie" (12).

Comment ne pas penser alors à ce poème-autoportrait qu'il écrit au bas de la photographie faite par Carjat vers 1865 :

"C'est bien là ma mine bourrue,
Qui, dans un salon ferait peur,
Mais qui, peut-être, dans la rue,
Plairait à la foule en fureur.
Je suis l'ami du pauvre hère
Qui, dans l'ombre, a faim, froid, sommeil.
Comment artiste, as-tu pu faire
Mon portrait avec du soleil?"

Il est certain que ces caricatures ont participé à la construction de "l'image" de l'écrivain, en provoquant des

associations mentales systématiques qui ont servi à l'identifier : Vallès apparaît bien comme le révolté, le réfractaire, terme privilégié dans son vocabulaire. N'est-ce pas ainsi qu'il a voulu apparaître ? S'il est parfois délicat d'établir une équivalence terme à terme entre un personnage fictif et son modèle dans le réel, il nous faut bien constater que, sur le plan du physique et de la gestuelle, les évocations romanesques de la trilogie rencontrent bien souvent caricatures et portraits, que l'image construite de Vallès est superposable aux mots qui dessinent Jacques Vingtras.

C'est la raison pour laquelle nous parlons, à propos des personnages-héros qu'il campe dans ses fictions, d'auto-portraits successifs. Ceux de la trilogie, postérieurs aux caricatures évoquées, semblent même avoir été influencés par les caricatures des contemporains, celles de Gill en particulier.

Ce discours de "l'auto-représentation" dans la trilogie vallésienne a été analysé par différents critiques, dont Pierre Pillu, auquel nous reprenons quelques-unes de ses conclusions.

Les traits essentiels de l'auto-portrait sont la force, l'énergie et la vitalité : Vallès revient avec insistance sur ses épaules larges, sa chevelure noire, son teint de cuivre, ses yeux de braise, ses dents de marbre et sa voix forte. Le lexique du corps est très présent sous sa plume, avec une prédilection pour le derrière - objet de toute l'attention des parents !-, la cervelle, la gorge, les côtes, la peau, l'estomac, les entrailles et le nez. Il parle beaucoup aussi de son sang et de son cœur. Il aime faire intervenir tout un bestiaire dans les comparaisons : le lion, la panthère, le bœuf, le crapaud, l'oie, l'ours, le sanglier, le singe... et toutes les gammes du "chien" , exemple patent de l'influence de la caricature sur l'auto-portrait littéraire que nous avons évoqué précédemment.

Dans toute la trilogie, **Vallès-Vingtras est regardé** : on sent, à chaque page, l'obsession du regard des autres, de leur appréciation, de leur jugement. Accepter d'être caricaturé et peint, c'est aussi une autre façon d'être regardé... "N'est pas cible qui veut !" écrivait-il dans l'article sur la caricature, cité.

Quelques exemples illustreront notre propos :

* dans *L'Enfant*, "j'ai la tête taillée comme à coups de serpe, les pommettes qui avancent et les mâchoires aussi, des dents aigües comme celles d'un chien. J'ai du chien".

* dans *Le Bachelier*, "je vois dans une glace un garçon brun, large d'épaules, mince de taille, qui a l'air heureux et fort. Je connais cette tête, ce teint de cuivre et ces yeux noirs. Ils appartiennent à un évadé qui s'appelle Vingtras".

* dans *Le Bachelier*, encore "dix-sept ans, des épaules de lutteur, une voix de cuivre, des dents de chien, la peau olivâtre, les mains comme du citron, et les cheveux comme du bitume".

* dans *L'Insurgé* enfin, au moment des manifestations pacifistes, il est sauvé de ses agresseurs par un lieutenant :

"Il me connaît, il a vu ma caricature en chien, avec une casserole à la queue.

- Quoi ! c'est vous !... mais vous êtes un gaillard que je gobe, un gaillard qui me va ! On a failli vous écharper ? Affaire ratée !"

Cet ultime exemple montre bien l'équivalence qu'établit Vallès entre lui-même et son personnage fictif, entre son visage véritable et sa caricature (puisque le lieutenant le reconnaît) : l'image et le réel fusionnent **en une représentation assumée**. (13)

La conclusion à laquelle aboutit Pierre Pillu pour la signification de l'auto-portrait, "création mythique", peut être éclairante pour la compréhension de la mise en scène de Vallès dans ses caricatures :

"la place considérable du corps dans l'autoportrait prend alors sa véritable signification : le corps mis en scène est un corps meurtri. Les traits signalétiques évoqués sont constamment des marques de coups, des blessures, des plaies plutôt que la forme du nez (...) Plus qu'il ne cherche à se décrire avec exactitude, Vallès élabore un mythe : celui du héros révolté, de la victime exemplaire (...) L'autoportrait aboutit à une dramatisation, à une incarnation de la révolte" (14).

Par la caricature, Vallès cherche aussi à se construire et endosse des traits qui font de lui un personnage social cohérent et "fort", mais, cette fois, donnant les coups plutôt que les recevant. Apparaît alors toute la complicité entre l'artiste et le modèle. Les caricatures croquent sa position idéologique, par son physique, la vigueur de sa gestuelle, ses yeux et ses cheveux noirs et son regard perçant.

Lorsqu'il rappelle à Alphonse Daudet leur première rencontre, il esquisse ce bref auto-portrait si proche du dessin de Gill : "ma voix de cuivre vous faisait bondir (...) Vous me trouviez la barbe trop noire, les cheveux trop épais et l'œil trop dur" (15).

Ainsi, Vallès a parfaitement conscience du parti qu'il peut tirer de son physique, de son rire, de sa voix, de ses yeux : au lieu de les atténuer, il les exploite, en tire des effets de fureur et de rire et affirme sa place au grand air, dans la rue, dans les faubourgs, sur les barricades et non dans l'atmosphère feutrée et mondaine des salons où il n'est qu'un chien dans un jeu de quilles !... Il y a, dans cette attitude par rapport à l'apparence offerte - négociée entre ce qu'il est et ce qu'il veut paraître - du potache et de l'émeutier.

André Gill ne s'est pas contenté de dessiner Vallès : il nous en a laissés aussi un portrait "écrit", en 1884, indispensable complément des trois vignettes retenues :

"Avec sa chevelure hérissée et rebelle, sa barbe bourrue et retroussée, - barbe et cheveux blancs aujourd'hui, luisants et noirs, jadis, comme charbon de terre, - avec ses yeux hardis, ronds sous les rudes sourcils, son nez coupé court, retroussé, aux narines de dogue ou de Socrate, les trente-deux dents étincelantes rangées sous le pli dédaigneux et amer de sa lèvre, avec tout son masque heurté, aux plans durs, qui semble avoir été martelé par quelque tailleur de fer, en son pays d'Auvergne ; avec, surtout, sa voix de cuivre, amoureuse de tempête, et le roulis farouche de son allure, il s'est fait, autrefois, une renommée de casse-cou, d'exalté violent, dur à cuire.

C'est son premier succès, son succès de jeunesse ; il y tient. Et, soigneusement toujours, il a défendu, de la retouche et de l'altération, **cette extravagante contrefaçon de sa propre**

physionomie, où, depuis vingt ans, le public le voit grinçant de la mâchoire, et rageusement campé devant la société.

Moi-même, **pour complaire à sa manie bien plus qu'à mon sentiment**, ne l'ai-je pas caricaturé en chien crotté, lugubre, traînant, à la queue, une casserole bossuée et retentissante?"

Ces lignes de Gill confirment ce que nous pressentions : le trait forcé (mais non inventé) est tracé pour signifier une stature politique et idéologique dans la société du Second Empire et la demande même de l'intéressé (16).

Dans la suite du portrait, le caricaturiste insiste sur l'impression que lui fit Vallès la première fois qu'il le rencontrât : "son aspect (...) m'apparaissait absolument joyeux et séduisant" ; il parle aussi de "sa belle verve éternelle, son intarissable gaieté". André Gill n'est pas le seul à avoir insisté sur le côté boute-en-train de Vallès (17) qui n'apparaît jamais dans l'iconographie le représentant, si ce n'est, parfois, par une gestuelle de farceur.

Le portrait de Courbet, bien différent des caricatures, ne contredit pas ce constat du choix dominant du sérieux contre le rire : regard mélancolique et triste, bouche sérieuse, "archétype de l'intellectuel révolutionnaire" de cette époque.

Ainsi, si dans la vie - et aussi dans la trilogie -, Vallès apparaît souvent comme "un réfractaire plein de tendresse et de force, qui est à la fois le Loup et l'Agneau - et le Fabuliste !", selon la formule de Théodore de Banville dans ses *Camées Parisiens*, de 1883, dans la caricature, il demeure tel qu'il a souhaité apparaître à ses contemporains, à une époque où la caricature politique a joué un rôle de premier plan : la redingote rangée aux côtés des blouses, **le Réfractaire** :

"Ils ne m'auront pas ! Et je pourrai être avec le peuple encore, si le peuple est rejeté dans la rue et acculé dans la bataille" (18).

La caricature n'est pas "miroir de l'âme" mais miroir de l'idée et de l'action militante. En conclusion à la biographie de Vallès, Roger Bellet, pour sa part, se pose la question :

"Quel portrait de l'homme peut-on enfin garder ? L'image la plus authentique n'est pas photographique ; elle reste peut-être celle que nous a laissée, vers 1860, le peintre Courbet : Jules Vallès n'a pas trente ans, mais ce visage porte une jeunesse sans âge - chevelure et barbe très noires - sous l'ombre des sourcils, yeux pénétrants et regard doux, traits volontaires ; passion et ironie diffuse"(19).

Il ne fait plus de doute que les images d'un auteur font partie intégrante de la lecture que nous faisons de son œuvre... Chacun conserve le portrait qu'il chérit en fonction de sa lecture ou de la dominante qu'il a su détecter dans une création. Les caricatures, quant à elles, nous restituent un Vallès en adéquation avec son temps et son activité de journaliste militant.

NOTES

(1)- *Le Nain jaune* du 16 décembre 1865, cité dans T.1 de la Pléiade, p.1254. cf. aussi celui d'Emile Zola dans *Le Figaro* du 30 mai 1881, l'évocation de Paul Verlaine dans *Souvenirs d'hôpital*, les articles de Maurice Barrès dans *La Revue Indépendante* (février 1885), de Ferdinand Brunetière dans *La Revue des deux mondes* (1er. Mars 1885), le portrait que l'on trouve dans le *Journal* des Goncourt, celui de Léon Bloy dans *Propos d'un entrepreneur de démolition*, celui de Théodore de Banville dans ses *Camées Parisiens*, celui de Séverine enfin dans *Pages Rouges* ...

(2)-portrait peint par Courbet (Musée Carnavalet) ; il date, probablement, de 1860-1861. Gustave COURBET-

1859, année difficile pour Vallès qui retrouve Courbet au café Tabourey, à l'angle rue Vaugirard /rue Molière ; puis à la brasserie des Martyrs où le peintre expose son "réalisme" esthétique. Il fait connaître à Vallès son "programme des réfractaires" en six points où il tente de regrouper toutes les catégories de réfractaires. Première impression de Vallès : "le plus bel animal que j'aie vu, ce sacré bonhomme-là ! Travailleur comme un bœuf, mais gai comme un ourson : bête des champs et bête de foire". Amitié durable soutenue par des affinités véritables. Avant même d'être influencé par le réalisme littéraire, Vallès a été influencé par le réalisme de Courbet. Celui-ci accompagnera

plusieurs journaux créés par Vallès. C'est ensemble qu'ils iront, en 1870, à Besançon, dans le pays de Proudhon. C'est ensemble qu'ils seront à la Commission de l'Enseignement sous la Commune et qu'ils feront partie de la "minorité" décentralisatrice et internationaliste. C'est à eux qu'on a attribué, à tort, la démolition de la colonne Vendôme.

Lorsqu'en 1878, en exil à Londres, Vallès relance la presse française, son premier article est un article sur Courbet qui vient de mourir en Suisse. (cf. biographie de Vallès de R.Bellet).

(3)- *La Lune* était un hebdomadaire républicain satirique - 1865/1868 - où André Gill était dessinateur avec Pilotell.

André GILL-Un des caricaturistes de presse les plus importants avec Daumier ; Gill et Vallès ne pouvaient pas ne pas se rencontrer et collaborer. Gill est dessinateur à *La Rue* et a laissé un portrait de Jules Vallès en pleine activité de rédacteur en chef : "Vallès déclamant, ricanant, dictant ses articles, chauffant ses collaborateurs, distribuant la besogne, corrigeant les épreuves. Une activité furieuse et jamais lassée ; des feux d'artifice de saillies, de paradoxes, des fusées de blague, des pétards d'indignation, des chandelles romaines d'enthousiasme ; et toujours du talent, une grande forme hardie, latine, bien moderne cependant, lyrique... et, j'ajoute pour l'agacer, romantique".

Lorsque Vallès quitte Sainte-Pélagie le 28 janvier 1869, c'est Gill qui l'attend et ils vont marcher en forêt de Fontainebleau.

Dans *L'Eclipse* du 16 janvier 1870 paraît en première page, le portrait de Victor Noir par André Gill. En lisant le portrait que Vallès en donne dans *L'Insurgé*, on se rend compte qu'il se rappelle de ce célèbre dessin.

La première lettre connue que Vallès, exilé après 1871, écrit de Londres est adressée à Gill et ces contacts épistolaires continueront jusqu'en 1873-1874 où Gill interrompt cette correspondance. Il ne revoit Vallès qu'en 1880 et "se rachète" alors en peignant le grand portrait de Vallès que Séverine légua au Musée Carnavalet. Au retour de Vallès à Paris, le 13 juillet 1880, Gill l'attend avec d'autres amis, à la gare du Nord. Vallès lui consacre un article le 23 et 31 octobre 1881 dans *Le Réveil* lorsque le caricaturiste vient d'être interné à Bruxelles, après une crise de démence. Selon Vallès, la folie de Gill vient de son désarroi, de ses incertitudes, de son abandon des luttes de 1871 au profit d'une gloire personnelle. (cf.biographie de Vallès par R.Bellet).

(4)- *L'Eclipse* remplace, en 1868, *La Lune* et André Gill est

toujours le dessinateur. Rappelons qu'en avril 1865, Vallès a écrit un numéro entier du *Figaro*, sous le titre, "Les Irréguliers de Paris".

(5)- Roger Bellet, *Jules Vallès*, Fayard, 1995, p.292.

(6)- La Pléiade, Tome I, p.1102.

(7)- cf. B.Lasnier-Lahaise, "Jules Vallès en pantin", *Les Amis de Jules Vallès*, n°9, décembre 1989, pp.33-45.

(8)- définir le grotesque

(9)- La Pléiade, p.1028.

(10)- La Pléiade, Tome I, p.583.

(11)- ibid., p.587.

(12)- ibid., p.588.

(13)-On pourrait rapprocher de cette rencontre caricature et auto-portrait, l'usage inflationniste que Vallès fait des pseudonymes, pour des raisons de prudence, certes, mais aussi pour des raisons personnelles. Ces trois ensembles trahissent le souci de construire une identité littéraire et politique. Sur les pseudonymes, cf. l'étude très complète de Michèle Abbas, dans "l'onomastique vallésienne", *Les Amis de Jules Vallès*, n°9, décembre 1989, pp.33 à 45.

(14)- " L'autoportrait chez Vallès ", *Les Amis de Jules Vallès*, n°2, Octobre 1985, p.99.

(15)- *La Rue*, 21 décembre 1879.

(16)- cf. *Les Amis de Jules Vallès*, portrait par André Gill recomposé par Michèle Fontana, n°14, Juin 1992, p.43 et sq. C'est nous qui soulignons.

(17)- cf. Hélène Giaufret, "Les rires de Vallès", *Les Amis de Jules Vallès*, n°20, Juin 1995.

(18)- *L'Insurgé*, Tome II de la Pléiade, p.1087.

(19)- Dernières lignes de la biographie de Vallès par *Roger Bellet*.